En 1997, 380 135 livres de poissons ont été capturés aux Îles Mariannes du Nord, les poissons de récif constituant la majorité des prises, suivis par la bonite et le mahi mahi.

Source : Pacific Islands Report/Saipan Tribune, mai 2001

KIRIBATI

Partons à la pêche

Jane Resture

La pêche et les activités qui s'y rapportent font intimement partie de la vie quotidienne à Kiribati. Du stade de la préparation et des méthodes de pêche jusqu'à la consommation finale des produits de la pêche, celle-ci implique certaines normes de comportement et de croyances traditionnelles qui, jusqu'à présent, étaient transmises d'une génération à l'autre.

Contrairement à la culture moderne, les pratiques et les mentalités des anciens ne sont pas toujours faciles à cerner parce qu'elles ne sont normalement transmises qu'au sein du groupe familial. C'est surtout de la pêche et de l'exploitation des produits de la mer que les habitants de Kiribati tirent leur subsistance; c'est pourquoi les traditions, essentielles à la survie de la culture, sont si jalousement gardées.

Depuis les pratiques magiques d'antan, consignées par des écrivains tels que Sir Arthur Grimble et David Lewis et étudiées par la division des Pêches de Kiribati, de nombreuses mutations sont intervenues. La situation de la pêche à Kiribati varie d'une île à l'autre et d'une famille à l'autre. La nature même de ces changements varie selon les produits alimentaires de substitution disponibles, les formes de loisirs existantes et l'assimilation d'idées nouvelles et modernes. La pêche se conçoit très différemment dans les îles périphériques et dans la capitale, Tarawa, où les coutumes se mélangent et où la majorité de la population se concentre. Outre leur éloignement du centre urbain, les archipels du nord et du sud se différencient en outre par leur écologie, qui affecte la nature des ressources halieutiques.

Dans l'ensemble, dans la majeure partie des seize îles qui composent l'archipel des îles Gilbert, les habitudes de pêche ont peu évolué depuis jadis. Dans l'article qui suit, l'auteur s'efforce de mettre en lumière les différents aspects de l'évolution, les problèmes qu'elle entraîne et les perspectives offertes par la concrétisation de certaines lignes d'action, compte tenu du stade de développement actuel de la pêche à Kiribati.

Le concept "partons à la pêche"

Les auteurs qualifient souvent la pêche locale de "pêche de subsistance" et de pêche "artisanale". Ils entendent normalement par là la capture quotidien-

ne d'aliments en quantité suffisante pour nourrir les familles pendant une journée. Cette forme de pêche ne requiert qu'un matériel rudimentaire, et la quantité de poissons à capturer est dictée par la capacité à transformer et conserver la prise si elle n'est pas consommée immédiatement. Les I-Kiribati ont toujours considéré que la pêche répondait à leurs besoins essentiels de nourriture quotidienne. Comme on disait autrefois : "Il faut bien se mettre en chasse de sa nourriture pour vivre."

"Partons à la pêche" a toutefois une connotation de plaisir, car la pêche traditionnelle suppose l'existence de relations conviviales entre tous les membres de la communauté. La sensation du poisson qui tire sur la ligne, les risques de la navigation, le plaisir d'avoir fait une bonne prise ou capturé de gros poissons, tout cela alimente les récits des pêcheurs, donne à réfléchir aux femmes lorsqu'elles se réunissent, et constitue des exemples pour les jeunes et les futurs pêcheurs.

En règle générale, les I-Kiribati des îles du nord ont plus facilement accès aux ressources halieutiques et marines que les habitants des îles du sud. Coques communes, bénitiers, poulpes, sipunculien (vers marins) et oursins abondent dans les lagons du nord; on peut y trouver très facilement sa nourriture quotidienne avec un matériel minimum. N'importe qui, homme ou femme, peut récolter des produits de la mer. Seules quelques familles ont un savoir-faire technique spécialisé; certaines d'entre elles ont hérité de nombreuses connaissances transmises sous forme de savoirs traditionnels. Dans son ouvrage "*A Pattern of Islands*" (1952), Sir Arthur Grimble évoque ainsi les populations qui appellent les dauphins pour les rabattre vers le rivage.

Dans les Gilbert du sud, les conditions sont plus rudes, les terres exigües et les sols pauvres. Beaucoup d'îles n'ont pas de lagon du tout; les espèces de poissons y sont moins abondantes que dans les atolls. Le ressac sur le récif, tout autour des îles de Nikunau, Tamana et Arorae, nécessite des pêcheurs habiles pour franchir, à bord de leur petites pirogues, des vagues qui atteignent souvent 2 à 3 m, lorsqu'ils sortent en mer ou retournent sur l'île. En général, la conception de la vie, moins ambitieuse, se borne à tirer le meilleur parti possible des ressources marines limitées et sporadiques en toute saison. Le savoir-faire et

les idées concernant la pêche sont plus strictement préservés par les pêcheurs de haute mer, tandis que les femmes vaquent à la pêche dans les eaux du lagon et aux occupations ménagères. Les garçons sont encouragés à quitter les eaux peu profondes du platier et à s'aventurer en mer, au-delà des brisants, à participer éventuellement à la pêche à la sagaie et à manipuler diverses prises au-delà du récif.

Lors de son initiation à l'âge adulte, un jeune doit se joindre aux pêcheurs plus âgés, s'occuper de la prise et de la pirogue, être capable de tout faire lui-même et de rapporter les quantités de poisson requises par la famille. C'est à partir de ce moment là qu'il pourra être considéré comme un *evenako* (adulte).

La particularité essentielle du savoir-faire des pêcheurs de Kiribati tient aux efforts remarquables déployés par les anciens et à leur habileté à transformer diverses ressources naturelles en produits commodes et utiles pour les autres. C'est du moins ce que l'on dit ! Pour faire une bonne pêche, il ne suffit pas d'employer les engins adéquats; il faut aussi respecter les normes de comportement strictes qu'implique l'effort de pêche.

De nos jours, d'autres produits alimentaires à base de poisson, de consommation courante, se trouvent dans les magasins. Une boîte de maquereau n'est pas seulement un substitut plus commode; elle transforme le goût. On sait toutefois que les I-Kiribati se lassent de ces produits importés et qu'en réalité ils préfèrent le goût du poisson frais, qu'il soit consommé cru ou cuit au barbecue, ou préparé selon leurs préférences.

Conservation et gestion

Les activités des pêcheurs artisanaux (de subsistance) sont supervisées, dans une certaine mesure, par les anciens des villages, notamment en ce qui concerne la conservation et la gestion des stocks.

Ainsi, sur les îles d'Arorae et de Tamana, il est interdit, même actuellement, d'utiliser des lampes à pression ou d'autres lampes puissantes pour attraper les poissons volants. Seule la torche traditionnelle, confectionnée à l'aide de feuilles de cocotier, est autorisée. Cette règle est observée localement pour préserver les abondantes ressources en exocet de ces îles. La croyance veut que l'emploi permanent de lumières beaucoup plus fortes chasserait ces poissons, base du régime quotidien des populations de l'archipel du sud. À Kiribati, beaucoup de gens remettent maintenant en question cette règle de prudence des anciens. D'un autre côté, certains pensent que cette interdiction ira dans le sens de la conservation, face à la pression croissante que fait peser sur les ressources halieutiques un essor démographique rapide. On sait que des dispositions similaires sont prises dans d'autres parties du monde. De même, l'emploi de torches sous-marines par des plongeurs cherchant à capturer des langoustes à Arorae a menacé de réduire

l'abondance de cette ressource, mais grâce aux restrictions imposées à ces méthodes, le stock de langoustes a pu se régénérer de manière naturelle.

Il faudra revenir sur ces principes de pêche de subsistance si l'on veut tirer parti de certains aspects du développement moderne. Ainsi, la pêche en groupe peut être plus avantageuse que la pratique individuelle; elle permet d'en retirer un profit économique maximum, malgré un matériel, des ressources et des capitaux limités. Pour garantir une pêche efficace depuis des petites embarcations, il faut que les thons et les autres espèces considérées comme essentielles pour la survie des populations puissent être pêchés à proximité des îles.

Les croyances traditionnelles et les mentalités caractéristiques des pêcheurs artisanaux doivent être examinées attentivement à la lumière des plans de développement de la pêche qui visent à exploiter les ressources plus abondantes plus au large et à encourager généralement l'augmentation de la production hauturière.

Un autre exemple de restriction de la pêche dans plusieurs îles sans lagon consiste dans l'interdiction de pêcher le thon à la traîne dans certaines zones. Celles-ci sont réservées à la pêche à la ligne profonde, *te kabara* : un hameçon muni d'un appât est fixé à une petite pierre enveloppée d'une feuille; on descend la pierre servant de lest jusqu'à la profondeur voulue puis on la détache en imprimant une forte secousse à la ligne. À la traîne, le thon a tendance, pense-t-on, à se déplacer en même temps que l'appât en mouvement, ce qui perturbe toute méthode de pêche à la ligne profonde, y compris *te kabara*. Des moteurs hors-bord peuvent être très utiles pour la pêche à la traîne, mais ils sont interdits dans la plupart des îles du sud, en raison du bruit et de la vitesse qui perturbent les pêcheurs appliquant la méthode *te kabara*.

Tout désir d'augmenter les captures se heurte aux restrictions à respecter pour des raisons de conservation. À Tarawa, la pêche à la traîne est déjà l'une des solutions les plus appréciées parce qu'elle assure généralement une meilleure prise. Il faut toutefois noter que la hausse du prix du carburant a quelque peu atténué l'intérêt de cette méthode, mais cet inconvénient est compensé par l'augmentation du prix du poisson. Certains pêcheurs locaux qui utilisent la banane de mer (*te ikari*) comme appât comprennent bien les avantages de la conservation et le risque de surexploitation. Ainsi, ils découpent les bananes de mer au moment du rassemblement des *ikari* pour le frai. Cela facilite le processus de fécondation naturelle et favorise la propagation des bananes de mer.

La plupart des mesures de conservation sont reconnues nécessaires pour compenser les pressions qui s'exercent sur les ressources halieutiques. Jusqu'à présent, l'état des stocks existants de poisson n'a guère

suscité d'inquiétude, du fait même que différentes espèces de poissons et de ressources marines sont exploitées à différentes époques de l'année. On commence néanmoins à se préoccuper des méthodes de pêche à grande échelle, de plus en plus productives et efficaces, appliquées pour répondre aux besoins alimentaires croissants de la population de Kiribati.

Méthodes et engins de pêche

La connaissance des techniques de pêche est l'un des principaux aspects de la culture qui confèrent prestige et considération aux I-Kiribati des communautés villageoises. L'exploitation des différentes zones littorales et hauturières détermine le type de méthode de pêche à utiliser. Il existe plus d'une trentaine de techniques connues pratiquées à Kiribati. Nous en décrivons ici quelques-unes, appliquées à une zone et à des espèces données.

Platiers récifaux et lagonaires

Le ramassage à la main ou à l'aide d'outils ou d'ustensiles simples (cuillers, fourchettes, baguettes, etc.) est courant. Ce sont surtout les femmes et les enfants qui s'en chargent. La méthode principalement utilisée pour pêcher dans des eaux peu profondes est la pose collective de filets maillants. On utilise de préférence des filets maillants monofilaments achetés dans des magasins locaux, dans les villages, ou à d'autres pays voisins tels que Nauru, les Îles Marshall et les Îles Fidji. La Division des Pêches vend du matériel moderne grâce à un régime de subventions.

À South Tawara, la plupart des ménages possèdent un petit filet maillant qui leur sert à capturer des petits poissons du lagon tels que *te ninimai* (*Gerres oyena*). La pêche au filet traditionnel est peu pratiquée de nos jours. Les pêcheurs montent parfois leurs propres filets maillants à l'aide de bois local pour les flotteurs et de plomb fondu, récupéré sur de vieilles plaques d'accumulateur, qui sert de lest. On observe une surexploitation des ressources du lagon, notamment à Tarawa, où il commence à devenir urgent de surveiller les effets des nouveaux engins de pêche et de la production croissante sur les stocks disponibles.

Au bord du récif

Les îles longues et étroites sont bordées par de courts tombants de récifs coralliens où l'on a recours à plusieurs méthodes de pêche. Il s'agit essentiellement de lignes comportant des hameçons munis d'appâts ou de leurres. Des pirogues à balancier et à rames sont utilisées, ainsi que des flotteurs (*te kai n taumata*) auxquels sont fixés l'hameçon et la ligne, ce qui permet de travailler dans l'eau. Quant au matériel de pêche au harpon, la lance est fabriquée à partir d'une chambre à air en caoutchouc et la flèche confectionnée avec une tige métallique, mais cet engin est de plus en plus remplacé par des fusils sous-marins et

des flèches hawaïennes, rapportées d'outre-mer par des marins de Kiribati et d'autres voyageurs. On utilisait autrefois des masques binoculaires, improvisés à partir d'une pièce de bois formée sur laquelle le verre était fixé à l'aide de sève gluante du fruit de l'arbre à pain pour étanchéifier le joint. Aujourd'hui, les masques en plastique et caoutchouc d'importation sont de plus en plus répandus.

Dans le domaine de la pêche à la ligne, on a recours à des méthodes spécialisées qui font appel à des différentes techniques d'appâts et de leurres. Des hameçons de 2,5 à 5 cm munis d'une plume blanche servant de leurre, sont particulièrement appréciés pour capturer le *te mon* (poisson soldat). D'autres poissons de roche sont prédominants selon la saison et la zone. Les pêcheurs locaux gardent le secret sur leurs zones et méthodes de prédilection. Des lignes à main ordinaires sont utilisées.

La pêche d'anguilles à l'aide de nasses est également pratiquée au bord du récif. Cette méthode exige le respect de nombreuses règles et normes. Différentes techniques de montage des appâts sont appliquées selon l'espèce d'anguille à capturer ou la taille recherchée. C'est l'une des méthodes traditionnelles de pêche les plus anciennes encore pratiquées. Les nasses, en forme de maison, sont confectionnées à partir d'arbustes ou de bois de fer (*Pemphis* sp.); il faut au moins quatre jours pour en construire une. Les prises peuvent être considérables. À ma connaissance, Kiribati est l'un des rares endroits du monde où l'on capture des anguilles de cette manière et en si grandes quantités (40 à 50 livres par nasse). Cette technique de pêche d'anguilles, telle que pratiquée par les villageois de Nonouti et Tabiteuea, est particulièrement fructueuse.

Dans les eaux plus profondes, le poulpe se capture à l'aide de turlutttes ou de baguettes spéciales, recourbées et acérées. Quelques turlutttes similaires aux turlutttes à calmar utilisées par les Japonais commencent à se répandre à South Tarawa.

Les tortues sont dénichées dans les anfractuosités du tombant récifal. À moins de cinq à dix mètres de profondeur, les plongeurs repèrent les tortues endormies dont le dos dépasse des trous de coraux. Normalement, les tortues capturées sont attachées à un cordage immergé, relié à une bouée flottante, à la surface de l'eau, mais on donne maintenant la préférence à des hameçons en fil d'acier barbelé, plus efficaces, pour accrocher la chair de la tortue.

Les méthodes de pêche d'adoption récente sont généralement plus spécialisées et plus en faveur auprès des plongeurs les plus robustes. Ces hommes sont réputés nager en apnée plus de cinq minutes. Une formation particulière aux pratiques traditionnelles décrites par les observateurs d'antan est dispensée mais il reste peu de plongeurs traditionnels en activité.

En haute mer

La pêche hauturière est pratiquée à bord de pirogues qui franchissent les brisants et vont pêcher par plus de dix mètres de fond, et jusqu'à seize à trente kilomètres du rivage, selon la capacité de l'embarcation. Le matériel embarqué à bord de la pirogue comprend essentiellement des lignes monofilament pour la pêche profonde ou la pêche à la traîne, un assortiment d'hameçons munis d'appâts ou de plumes, un couteau, un gourdin destiné à assommer les gros poissons et une bouteille d'eau pour se désaltérer. Le tabac est devenu une denrée de nécessité : lorsqu'ils en manquent, les pêcheurs retournent à terre pour refaire des provisions.

De nos jours, on utilise rarement des hameçons traditionnels, à part des bouts de fil métallique de sept à 20 cm de long, pliés en V. Des arêtes de poissons de forme similaire étaient utilisées autrefois pour capturer les poissons volants. Il est intéressant de noter que des hameçons et des leurres normalement utilisés, dans d'autres parties du monde, par les pêcheurs à la mouche ou de rivière ont été stockés dans certains magasins des îles, mais que nombre d'entre eux sont totalement inutilisables dans les eaux de Kiribati. Divers anciens leurres de traîne, confectionnés à partir de plumes, de peau de poisson, de feuilles de cocotiers et de fibres, sont utilisés de nos jours encore. Mais il y a plus important que ces leurres : les pêcheurs continuent d'accorder foi aux croyances qui s'y rattachent pour identifier les poissons qu'ils souhaitent capturer.

La pêche à la canne à l'aide d'un leurre en nacre, décrit dans de nombreuses légendes à la gloire de Teraka, le dieu des pêcheurs, est désormais la technique de pêche principale et la première forme de pêche commerciale du thon. Cette technique et l'art de confectionner le leurre sont encore très vivaces à Kiribati.

La pêche profonde par plus de 100 brasses (180 m) de fond a été relancée grâce à un programme mis en place par la Division des Pêches. La pêche à la palangre est peu pratiquée, faute d'engins disponibles, bien que la Division des Pêches ait fait quelques tentatives en ce sens.

Les pirogues

À Kiribati, la fabrication de pirogues de pêche a peu évolué depuis les temps anciens. Des améliorations ont toutefois été apportées, grâce au recours à des outils modernes, des peintures et des colles synthétiques. On employait autrefois de la fibre de coco tressée (*sennit*) pour assembler les planches d'une coque de pirogue. La fibre de coco tressée, encore utilisée par certains artisans, est de plus en plus remplacée par du nylon monofilament d'une résistance à la rupture de 9 à 13 kg. Sur les pirogues à voile un peu plus grandes, des petits moteurs hors bord (de 2 à 8 CV) servent de complément improvi-

sé aux voiles ou les remplacent complètement. Ce moyen de substitution moderne a étendu le champ d'action de ces pirogues.

En résumé, les techniques et engins de pêche utilisés par les I-Kiribati ont évolué au fil du temps, et continueront probablement de progresser afin de répondre à la demande croissante de poissons et de produits de la mer. Il faut toutefois noter que, pour être adoptées, ces nouvelles méthodes devront s'appuyer sur une meilleure connaissance du comportement des poissons, des variations saisonnières et de la périodicité. Ces savoirs et ces compétences traditionnels et modernes doivent être analysés d'un œil critique et intégrés si l'on veut bien comprendre et mieux utiliser les techniques de pêche.

Quoi de neuf à Kiribati ?

La mise en œuvre des programmes de la Division des Pêches de Kiribati a entraîné des concentrations d'activité dans quatre grands secteurs.

UNE ENTREPRISE DE PÊCHE THONIERE À LA PALANGRE, Te Mautari Ltd. (rebaptisée Central Pacific Producers), avait été créée en 1980, à la suite de plusieurs enquêtes menées sur la pêche thonière et une étude portant sur la possibilité d'élever des chanidés pour servir d'appâts vivants. Le principal atout de la société réside dans les équipages, recrutés au niveau local, qui se sont vite mis au courant et perfectionnés en un an seulement. En 1983, l'équipage des quatre navires de l'entreprise étaient surtout composé de marins de Kiribati; seuls les chefs mécaniciens étaient des expatriés rémunérés par des bailleurs étrangers en échange de la prestation d'une assistance technique.

Cette évolution va assurément à l'encontre de la croyance qui veut qu'il est difficile à des "locaux" de passer plusieurs mois à bord d'un navire de pêche commercial, loin de chez eux. L'entreprise exploite également des points de vente à terre, ce qui a grandement modifié les conceptions des autochtones quant à la qualité et à la distribution de poisson, désormais proposé à la vente.

PROJETS DE VULGARISATION SUR LES ÎLES PÉRIPHÉRIQUES. L'introduction de nouvelles idées et pratiques visant à aider les pêcheurs des îles périphériques n'a guère suscité de problèmes. Ainsi, l'idée de former des groupes de pêcheurs a été bien accueillie, contrairement à un certain scepticisme exprimé auparavant. Cette initiative a suscité et renforcé la production de poisson. La commercialisation locale du poisson dans les îles a, elle aussi, été bien accueillie, malgré une croyance traditionnelle répandue qui veut que chaque famille pêche pour satisfaire ses propres besoins, et non ceux d'autrui, sinon, éventuellement, de missionnaires et de fonctionnaires qui ne sont pas originaires des îles.

L'adoption de nouveaux engins de pêche a élargi l'expérience de certains I-Kiribati. Une embarcation de type pirogue modifiée, dont la voilure a été améliorée dans le sens d'une meilleure manœuvrabilité, a contribué à accroître le champ d'action du bateau. En revanche, les coûts énormes liés à l'introduction de bateaux en aluminium à moteurs hors bord gourmands en carburant ont fait prendre conscience aux insulaires de leur degré de dépendance, à laquelle seuls quelques fonctionnaires du service public peuvent faire face.

Devant l'augmentation de la production de poisson en provenance des îles périphériques, il faudra trouver des marchés extérieurs susceptibles de générer des rentrées de devises et de renforcer l'économie nationale. Il faudra en outre garantir la qualité des produits et la régularité des livraisons. Tout cela aggravera les problèmes que ne manqueront pas de susciter la satisfaction de la demande des marchés étrangers au détriment des besoins des consommateurs locaux. Le problème le plus épineux à cet égard consistera peut-être à obliger les pêcheurs des îles périphériques à respecter une cadence de production régulière. Du fait des nombreuses activités, sociales et autres, qu'ils exercent dans la communauté locale, cet investissement de temps et de travail s'avérera peut-être plus impératif que la satisfaction de quota d'exportation.

AQUACULTURE. Le fretin de *Chanos chanos* a toujours été conservé dans des bassins, à terre, et fait l'objet d'un élevage extensif en vue de sa consommation au cours de fêtes, de périodes de sécheresse et de tempêtes. Ce poisson est apprécié pour sa chair grasse et son goût délicieux.

Lorsque le Tilapia, un poisson de pisciculture, fut introduit par un expert en mission pour aider les populations insulaires à satisfaire leurs besoins de protéines, la population de chanidés a été décimée dans la plupart des bassins d'élevage. Le Tilapia n'étant pas consommé ni apprécié en raison de son goût fade, il est considéré comme nuisible et son éradication a été réclamée à grands cris.

L'achat de fretin à des villageois exploitant les bassins d'élevage de chanidés destinés à la consommation et à la production d'appâts vivants, qui s'étendent sur 80 hectares à Temaiku, île de South Taro, a ouvert aux I-Kiribati un nouveau débouché potentiel. Sur la plupart des îles, les habitants appellent de leurs vœux la mise en place de ce projet. Si d'aucuns pensent que l'aquaculture ne se prête pas au développement à Kiribati, il n'en demeure pas moins qu'elle est pratiquée depuis plusieurs années et qu'elle pourrait bien offrir d'autres sources de protéines et de revenus, à condition d'être convenablement gérée.

La Division des Pêches a tenté de réaliser des opérations de reproduction et de reconstitution des stocks de troca, mais il s'est révélé difficile de vérifier la survie des animaux sur le récif. Le repeuplement en tro-

cas permettait aux îles entourées d'un lagon limité de disposer de sources de revenus supplémentaires. Le secteur de la production de perles noires est encore au stade de la recherche. Un projet japonais d'élevage d'holothuries a également été déployé. La production d'algues *Eucheuma*, bien implantée parmi les villageois des littoraux de Kiribati, constitue la base d'importantes exportations.

FORMATION. La Division des Pêches propose une formation à tous les aspects de la pêche, en complément des programmes réguliers de formation d'assistants au travail de vulgarisation dans les îles périphériques. S'il est vrai que nous ne saurions enseigner la pêche à nos pêcheurs — dont la majorité possède déjà le savoir-faire — l'inverse est également vrai des méthodes de pêche plus récentes qui sont pratiquées à plus grande échelle. À cet égard, la formation des anciens par des pêcheurs plus jeunes, spécialisés dans les acquis plus récents, est une évolution intéressante parce que le processus était traditionnellement inversé. La formation de techniciens affectés à des postes décentralisés n'est pas une tâche aisée, leur mandat étant fondé sur un contexte étranger et devant être aménagé au prix de certains compromis.

Pêcheurs commerciaux

Des entreprises de pêche commerciale, privées et locales, ont vu le jour à Tarawa. Les pêcheurs partent régulièrement pêcher la bonite et le thon jaune à 6–12 km au large de Tarawa, à bord de leur propre embarcation de 5 à 6 m, équipée d'un moteur hors bord. Ils peuvent capturer jusqu'à une tonne de poisson par bateau et par jour, à l'aide de cannes et de leurres en nacre. C'est là une remarquable application d'un savoir-faire traditionnel qui a disparu dans la plupart des autres îles du Pacifique.

L'évolution des habitudes traditionnelles se traduit par l'emploi d'équipements mécaniques, la réduction des dépenses et l'obtention d'un prix équitable pour chaque prise. La qualité des prises pourrait encore être améliorée. Dans l'idée des pêcheurs, la Te Mautari Ltd. devrait toujours acheter la prise au prix demandé par le producteur, ce qui n'allait pas sans susciter déjà quelques problèmes. Par la suite, l'entreprise cessa un bon jour d'acheter les prises des pêcheurs indépendants, suite à la saturation du marché et à la nécessité d'abaisser passagèrement le prix de l'offre. Depuis lors, cette difficulté a été surmontée après bien des querelles entre les parties concernées. Quoi qu'il en soit, les pêcheurs de demain devront posséder un bon savoir-faire s'ils veulent faire des affaires.

La participation étrangère

Des partenaires potentiels de co-entreprises, des hommes d'affaires étrangers du secteur privé et d'autres intervenants indépendants ne cessent de venir à Kiribati promouvoir des idées apparemment tout à fait rationnelles et sincères. Mais les respon-

sables locaux de la gestion des pêches ne disposent pas toujours d'informations suffisantes pour pouvoir évaluer correctement les capacités des étrangers. Bien des prétendus promoteurs repartent après n'avoir consenti qu'un maigre investissement, la culture de Kiribati imposant d'accueillir les étrangers avec bienveillance. Avant que des I-Kiribati ne se lancent dans des activités immédiates ou futures, que ce soit dans le secteur public ou privé, ils doivent analyser en détail toute proposition émanant de sources extérieures.

L'aide que des étrangers proposent au secteur des pêches n'est pas toujours exempte de conditions. Il n'est pas toujours possible de gérer et de coordonner des programmes, en raison même de ces restrictions. Les I-Kiribati reconnaissent toutefois, pour leur part, la nécessité de l'autosuffisance. Ils n'oublient pas le but ultime, qui est de former une main-d'œuvre locale qui remplacera le personnel expatrié. Cet objectif devrait être atteint à terme, mais cela demandera beaucoup de temps et de patience. On ne cesse de prôner le transfert des responsabilités administratives et techniques à des homologues locaux, mais dans quelle mesure sera-t-il efficace, étant donné l'énorme fossé culturel qui sépare Kiribati des nations avancées ?

Dans l'immédiat, la participation d'étrangers à des coentreprises est très probablement la clé du développement de la pêche commerciale à Kiribati, les collectivités locales disposant de peu de capitaux pour lancer des entreprises de grande envergure. Le contrecoup de cette stratégie sur les valeurs et la culture traditionnelles est un problème qu'il convient d'analyser et de résoudre si les I-Kiribati veulent s'intégrer à la communauté mondiale tout en assurant leur autosuffisance.

Conclusion

Certains compromis devront être trouvés pour garantir la survie de la culture de Kiribati, telle que la population la conçoit. La rentabilité financière de la pêche dans son ensemble est une manière de concevoir la pêche très éloignée de l'idée traditionnelle.

Les notions de dépenses, de frais d'exploitation deviennent des préoccupations prioritaires. Cette approche est toutefois tempérée par le souci d'autres engagements qui, normalement, s'imposent à la famille insulaire et à la communauté villageoise.

Le concept "Partons à la pêche" évolue vers la question de savoir qui va en tirer profit et ce qu'il va m'en coûter. La joie liée traditionnellement à la pêche reste partie intégrante de notre patrimoine et les pêcheurs de Kiribati ont toujours un "fichu" caractère. C'est un fait à admettre, et il convient d'en tirer parti dans l'intérêt de tous.

L'évolution de notre culture de la pêche continuera inévitablement à évoluer, comme elle l'a toujours fait. Mais il faudra faire preuve de prudence pour harmoniser toute nouvelle action entreprise en matière de pêche avec la culture de Kiribati, telle qu'elle est perçue à l'heure actuelle; il conviendra de consulter les I-Kiribati qui pourraient être amenés à participer à une entreprise commerciale.

Compte tenu de tous ces paramètres et de la place que le gouvernement accorde aux ressources marines dans notre développement national, il est nécessaire de procéder à une analyse tous ces aspects dont dépendra l'avenir de notre culture halieutique. Face au changement, nous devons garder présentes à l'esprit des questions telles que : "Les anciens s'assurent-ils de la transmission des valeurs et des savoirs essentiels ?" ou "Notre système est-il prêt à intégrer cette évolution et à trouver des compromis ?" Le développement promet certes d'apporter sa moisson d'avantages à chacun d'entre nous, mais il risque aussi d'empiéter sur notre souci de toujours : "Un gagne-pain agréable : la pêche !"

Source : Page d'accueil du site Oceania de Jane, <http://www.janeresture.com/> ; "Partons à la pêche", <http://www.janeresture.com/ki33/fishing.htm>; Copyright 1999-2001 Jane Resture (jane@janeresture.com).

AUSTRALIE

Le point sur les droits des populations autochtones sur les espaces marins

John Kavanagh

La question des droits des populations autochtones sur les espaces marins occupe de plus en plus l'actualité. Un nombre croissant d'affaires sont portées devant les tribunaux et les audiences consacrées à l'appel interjeté dans la célèbre affaire *Croker Island* auront lieu à la fin de l'année devant la Cour suprême.

Au cours de ces dernières années, les Aborigènes ont multiplié les revendications, plus ambitieuses les unes que les autres. Ils réaffirment ainsi leur droit à

la pêche traditionnelle et à l'accès aux ressources, ainsi que leur possession exclusive de la mer, de ses ressources et de ses fonds. Quant aux pouvoirs publics des États et du pays, ils tentent de réglementer la pêche pour en garantir la pérennité et de contrôler l'extraction et la prospection des ressources présentes dans les fonds marins. Certains secteurs dont les activités dépendent directement de la mer, tels que l'industrie de la pêche, sont en première ligne. Il est probable que les populations autochtones